

vième siècle sur la vieille demeure d'Henri de Wireux, elle avait conservé un aspect grave et et sévère qui rappelait son origine. Encadrée dans les massifs des grands arbres qui formaient le parc, la teinte bistre et foncée de ses murailles se mariait au feuillage épais des chênes séculaires qui s'élançaient presque jusqu'à la hauteur de ses tourelles. Ce parc, à l'époque où les fortifications avaient été détruites, n'avait pas coûté de grands frais d'établissement aux seigneurs de Sivry ; on n'avait eu qu'à couper en plein drap dans la forêt des Ardennes, au centre de laquelle était situé le château, et à entourer de murailles l'enceinte réservée. Il était résulté de là que si ce parc n'offrait pas dans sa disposition de beaux quinconces et des allées symétriquement alignées, il renfermait les plus beaux et les plus vieux arbres de la province, et le profond et religieux silence qui régnait dans les sombres avenues ne contribuait pas peu à augmenter l'impression de mélancolie et de respect qu'inspirait la vue même du manoir féodal.

Comme nous l'avons dit, le dernier seigneur de Sivry, convaincu, après juillet 1830, que la lutte contre le pouvoir populaire était devenue inutile pour un temps, s'était démis de toutes ses charges honorifiques et avait cherché dans la solitude un asile contre les idées révolutionnaires. Il avait environ soixante-dix ans, et après une vie agitée, dont une partie s'était consumée dans l'exil et l'autre dans les orageuses discussions parlementaires, il avait éprouvé le besoin d'achever ses jours dans le calme de sa demeure héréditaire. D'ailleurs des chagrins secrets semblaient avoir donné au noble vieillard un profond dégoût pour le monde et ses bruyantes joies. Pendant six mois de l'année, pas un visiteur ne dépassait le seuil du château de Sivry ; le compte habitait seul, avec un domestique de confiance aussi vieux que lui et qui ne le quittait jamais, cette vaste demeure où on eût pu loger vingt familles.

Toujours sombre et mystérieux, il ne se montrait jamais aux bourgeois campagnards du voisinage : le dimanche un prêtre venait dire une messe à la chapelle du château ; mais il se retirait après avoir salué le comte, qui jamais ne lui avait adressé cette classique invitation à dîner, si chère aux bons curés de campagne. La misanthropie du vieux patricien semblait n'admettre aucune exception. Enfermé continuellement dans une vaste bibliothèque où aucun livre postérieur à 89 n'avait trouvé place, il passait sa vie dans des études dont personne ne connaissait l'objet et qui n'avaient peut être d'autre but que de le distraire des souvenirs douloureux qui venaient attrister le soir de sa vie. Seulement il allait chaque jour,

suivi de son fidèle Antoine, faire une promenade à cheval dans les endroits les plus déserts et les plus sauvages du voisinage, mais si par hasard, dans ces courtes excursions, il était salué par quelqu'un des propriétaires voisins dont sa bizarrerie excitait la curiosité, il tournait bride aussitôt et reprenait la route du château, après avoir rendu toutefois, avec une exquise politesse, le salut qu'il avait reçu.

On conçoit qu'avec un pareil genre de vie, lorsque le comte était seul au château, Sivry devait être bien triste, bien silencieux ; mais pendant les six mois de la belle saison l'ancienne forteresse présentait un tout autre aspect. La comtesse de Sivry, beaucoup moins âgée que son mari puisqu'elle touchait à peine à la quarantaine, n'avait pu comme lui se séquestrer du monde et renoncer aux plaisirs qu'offre Paris à une femme jeune encore, riche et titrée. Elle habitait donc Paris avec sa fille, aimable et jolie personne fraîchement sortie de pension, pendant que le vieux comte restait confiné tout l'hiver dans son château. Mais dès que le printemps était revenu, les dames de Sivry, suivant l'impulsion donnée par la mode aux riches oisifs de la capitale, arrivaient avec grand fracas au manoir.

Alors tout changeait de face ; un monde de grooms et de laquais en éclatantes livrées circulait dans les sombres galeries et les vastes cours. Tout ce que la province renfermait de bourgeois un peu riches, de fonctionnaires un peu titrés, de gens capables enfin de chasser l'ennui qui accable les grands propriétaires retirés à la campagne, était invité à venir passer quelques jours à Sivry. Loin de partager le goût de son mari pour la solitude, la comtesse semblait n'éprouver de plaisir qu'au milieu du bruit et de l'agitation. Chaque jour de nouveaux hôtes venaient remplacer ceux qui partaient ; la châtelaine semblait heureuse de voir sans cesse autour d'elle de nouveaux personnages, de nouvelles figures, et elle s'efforçait, par toutes les séductions imaginables, par les plaisirs les plus variés, par la grandeur de ses manières à pratiquer l'hospitalité, de retenir ceux qui partaient ou de les engager à revenir.

Au milieu de cette cohue qui alors encombrait Sivry, le vieux comte ne changeait pas son genre de vie. Sombre et mystérieux avec sa femme comme avec tout le monde, il restait enfermé chez lui et ne se montrait qu'une fois par jour, à dîner, aux étrangers qui formaient la cour de la comtesse. Il saluait ses hôtes, dont il ne savait pas même les noms la plupart du temps, bien que pour la forme on les lui eût tous officiellement présentés, s'asseyait à table, ne répondait que brièvement et à voix basse aux paroles qui lui étaient personnellement adressées ; puis, vers la